

La Teshouva ou la mauvaise réponse

Voici un article qui interroge l'identité israélienne sur la base de l'épisode des explorateurs dans la Tora, par Max Herzberg un israélien ancien de l'école d'Orsay.

L'Éternel parla à Moïse en disant : "Envoie pour toi des hommes, afin qu'ils explorent le pays de Canaan, que je donne aux fils d'Israël; vous enverrez un homme pour chacune de ses tribus paternelles, chacun étant prince parmi elles." (Nombres 13.2)

Et ils décrièrent le pays qu'ils avaient exploré, en disant aux fils d'Israël : "Le pays par où nous avons passé, pour l'explorer, est un pays qui mange ses habitants, et toute la population que nous avons vue au milieu de lui, ce sont des gens de taille !" (Nombres 13.2)

La situation actuelle d'Israël dans ses contradictions essentielles qui ont trait aux domaines de l'ethos religieux et civil n'était évidemment pas prévue par les commentateurs traditionnels, qui ignoraient tout d'une problématique du peuple juif vivant sur sa terre. Toutefois, le texte interpelle immédiatement, et tout d'abord par cette allitération exigeante à l'oreille : שלח לך "envoie pour toi", qui nous rappelle le לך לך "va pour toi" d'Abraham. Rashi nous apprend d'ailleurs que "envoie pour toi" est une option que Moshé choisit et qui exprime la possibilité d'un doute de sa part : en effet une fois arrivé devant la frontière de Canaan, but du voyage, il aurait pu tout simplement poursuivre sa route sans arrêter ce mouvement vers l'avant, vers un avenir indéterminé, car par définition, c'est la nature du futur d'être inconnu.

Abraham, recevant le commandement de commencer un périple vers son propre avenir inconnu, de quitter sa terre et sa culture devenus incompatibles avec la révélation philosophique qu'il vient de vivre, n'est pas dans la même situation. Lui, homme seul, venant de découvrir la transcendance, n'a que le choix d'obéir à une injonction directe, de décider pour lui si la vérité est contraignante. Il ne s'agit en fait que de lui-même et d'une hypothétique descendance qui d'ailleurs tardera et se montrera problématique à chacune des étapes la conduisant à être un peuple. Sa décision est individuelle et à ce moment n'engage que son propre devenir. Le texte cependant, faisant usage de l'artifice poétique de la consonance rappelle par le son des premiers mots des deux textes "Lech' Lech'a" et "Shlah' Lech'a" le parallélisme des situations. Deux situations qui sont similaires mais sur deux plans différents comme deux points sur une spirale ascendante. L'écho de la sonorité répond et rappelle l'écho des situations.

Moshé aurait pu choisir de faire continuer le chemin au peuple sans envoyer d'éclaireurs, c'est le sens du לך "pour toi". "Tu peux envoyer des éclaireurs pour te rassurer" et si l'on en croit Rashi, le "envoie pour toi" est dans une certaine mesure une réponse à ce doute. Doute du peuple, bien sûr, mais aussi celui de Moshé. Le doute est par ailleurs rarement associé à Moshé qui est une figure de

dirigeant sans faille tenant tête à l'Éternel lui-même lorsque celui-ci se propose d'annihiler ce peuple rebelle et de tout recommencer avec Moshé lui-même. Il y a cependant deux exceptions : celle où Moshé ressent le besoin d'envoyer des explorateurs. La seconde, lue une semaine plus tard, dramatique, est celle du "crime" de Moshé frappant le rocher pour extraire son eau, alors qu'il lui était ordonné de seulement lui parler, ceci devant suffire. Moshé, excédé par les demandes de son peuple, lui-même embrouillé par un monde qui semble avoir cessé d'être entièrement prévisible, et gouverné uniquement par les lois de la nature, s'en remet à la force de son bras dans la logique qui lui avait fait ouvrir les eaux de la Mer Rouge.

Les deux grands personnages, Abraham et Moshé, ont la mission du mouvement, d'aller, de faire ou de faire faire. Le but, ce futur, se dévoile "en marchant" en ce qui concerne Abraham qui se dirige vers un lieu inconnu que Dieu lui montrera et pour lequel il doit quitter la maison de ses pères, son passé et son pays. Moshé, quant à lui, fait sortir le peuple où il était "installé", vers un lieu géographique clair mais par un chemin incertain vers un avenir nébuleux pour rejoindre le pays des ancêtres, son lieu géographique réel et géographiquement l'endroit de son histoire. Le chemin et le devenir sont incertains. L'inconnu[e] du lieu lui-même est ici une contingence, pas un principe : il va falloir vivre en tant que peuple après avoir reconquis la terre alors qu'il n'a pour toute expérience de vie libre que celle d'une tribu, celle de Jacob et de ses enfants, éclatée par la faute commune de la vente de Yosef. Combien faudra-t-il se battre et lutter pour intégrer le lieu de l'Histoire future ? Pourra-t-on s'y nourrir : cela pose un ensemble de questions pratiques, presque politiques. D'ordre physique, humain, pas d'ordre métaphysique.

La faute des explorateurs est justement d'en avoir fait un inconnu métaphysique. Ce n'est pas un retour mais de nouveau une marche en avant qu'il va falloir inventer à chaque instant mais dont la structure et la signification sont données au Sinaï et résultent de la Présence. C'est une spirale, pas un cercle, et, qui plus est, une spirale montante qui va sans doute générer de nouveaux devoirs pour ce peuple qui, tout au long de son exil, ne devra qu'obéir et se plier aux règles des dirigeants, celles de Pharaon d'abord puis celles de Moshé et d'Aaron, avant de recevoir comme cadre de vie et de conduite toutes celles qui lui seront imposées plus tard au cours de ses quarante ans de séjour dans le Sinaï.

Le peuple hébreu du Sinaï n'est sûrement pas moins proche des Égyptiens que les Juifs allemands ne l'étaient de la culture germanique. Même si l'esclavage et ses souffrances sont originaires d'Égypte, c'est dans ce bain culturel qu'ils ont vécu pendant plusieurs générations. Le récit de la sortie d'Égypte explique clairement qu'avant leur départ d'Égypte les Hébreux reçurent de leurs voisins égyptiens des « kelim » mot hébreu qui signifie à la fois outils, ustensiles mais surtout récipients, un terme utilisé dans la tradition kabbaliste pour exprimer un concept essentiel : la réception de la Présence Divine dépend totalement de la capacité, des outils conceptuels et moraux, de celui qui reçoit. L'Égypte est à cette époque la civilisation dont les outils spirituels sont les plus performants et ce sont les d'Égypte, les vaisseaux, les réceptacles au sens kabbaliste du mot qu'ils ont reçu de leurs voisins avant leur départ et c'est Pharaon qui les a nourris puis asservis. Yosef lui-même était devenu totalement égyptien, vêtu des habits des grands d'Égypte, comme d'une coque, d'une écorce, destiné à être enterré dans un sarcophage de pierre à l'encontre de toutes les lois entourant la mort

chez les Hébreux et ne songeant à revenir en Canaan que mort, dans ce même sarcophage de pierre qui, nous le raconte le Midrach, s'élèvera seul des eaux du Nil pour révéler aux Hébreux l'endroit de la sépulture. De manière symbolique il s'agit non seulement de l'endroit du sarcophage mais aussi pour se servir d'une autre image qui sera réutilisée par la tradition kabbaliste, pour marquer qu'il appartient au Nil ce symbole de l'eau et du déversement généreux qui sert jusqu'à nos jours ce peuple d'Egypte.

Moshé lui-même est le fruit de cette Egypte dont il était un prince. Le peuple hébreu en pays de Goshen acquit de nouvelles traditions : sa littérature, sa poésie, ses images, ses mets et ses fêtes sont totalement déterminées par le rythme de l'Egypte même s'il réagit contre ce qui était totalement égyptien, de même que la musique h'assidique est influencée par les chansons russes, celles du régime honni dans lequel les Juifs vivaient. Ce n'est après tout que la première fois et non la dernière que le peuple Juif se trouve dans cette situation. Au cours de son histoire ce phénomène se répétera, mutatis mutandis : le grand exil, précédant le notre, celui de Babylone a eu une influence si importante qu'il a permis de figer à la fois le texte de la Bible mais aussi la forme des lettres et les noms des mois de l'année hébraïque, inspirés des équivalents de Babylone. Au un point qu'on peut se demander, connaissant la profondeur des significations du dessin de ces lettres dans la Kabbale, comment la tradition aurait pu s'en passer, au Sinaï où la révélation de la métaphysique la plus profonde s'accomplissait, et même plus tard avant l'Exil de Babylone. Exils totaux ou partiels en Grèce, à Rome et ensuite dans les diasporas où nous vivons encore en dehors d'Israël et dont chacune a laissé une poésie, une littérature, des traditions qui, toutes, sont impressionnées comme l'est le papier photographique, par les cultures les environnant.

Dans ce grand courant de pensée historique, les arrêts et les retours sont condamnés : on ne regarde pas en arrière quand on a reçu l'impératif catégorique de **לך לך**, le "Va pour toi". C'est si vrai qu'au moment de la destruction de Sodome et de Gomorrhe, cette interdiction de regarder en arrière est l'impératif catégorique donné clairement à Loth et à sa famille et la suite est connue : mieux vaudront les égarements des filles de Loth et de leur père que le regard en arrière de la Matriarche transformée en ce qui ne peut avoir d'avenir, une statue totalement minérale faite du sel de ce même désert. Un élément que nous reverrons souvent : mieux vaut une déviation chargée d'avenir que le danger de la stérilité finale.

Mieux vaut Tamar pour tenter Yehuda qui finalement donnera naissance au Roi David que de laisser Yehuda sans descendance.

On ne plaisante pas, dans nos textes, avec la vision du futur, qui seule compte. Ytzhak ne peut aller lui-même chercher sa femme à Haran, le pays d'Abraham, il est trop proche du départ de son père, il ne s'est pas encore vraiment différencié, et Abraham signifie clairement à son serviteur qu'il lui est interdit de faire sortir Ytzhak de Canaan. C'est le serviteur qui s'en va lui chercher une femme. Ce n'est qu'à la génération suivante que Yaacov peut se rendre chez Laban mais parce qu'il est déjà un

étranger à ces ancêtres, et à ce lieu : il a acquis une nouvelle culture, celle de la solitude du fils d'émigré. Il est avec Esaü le premier de cette famille à naître en Canaan.

Mais c'est dans la réaction du peuple dans le Sinaï qu'on voit surgir dans toute sa force la grande tentation de l'immobilisme et même du désir du retour au passé, ou, pour le moins, d'une résistance au mouvement, par souci de ne pas sortir d'un équilibre fragile mais connu. Au sens des sciences physiques, Israël à cet instant-là est une structure dissipative : ces structures visibles du matériel biologique qui n'existent que parce qu'un système de forces en équilibre évanescent s'appliquent sur des structures moléculaires. Lorsque ces forces cessent ou que leur équilibre se détruit la structure se fige ou se disperse et meurt. Seuls les équilibres des forces et du mouvement lui permettent de se maintenir puis de se perpétuer. De la même manière le peuple hébreu est soumis à un système de forces qui est condamné à aller de l'avant. C'est dans la peur de l'inconnu des chefs de tribus envoyés en exploration qu'on voit le danger le plus grand qui guette à chaque instant le peuple d'Israël. Les injonctions de Yeoshua et de Caleb qui enjoignent le peuple à ne pas les écouter sont les pleurs de désespoir de visionnaires face à un immobilisme et un conservatisme toujours tentants.

Oui, les dix chefs de tribus sont de vrais orthodoxes qui veulent préserver les valeurs telles qu'elles existent dans le Sinaï. Ils seraient aujourd'hui les rabbins les plus influents qui exigent le maintien de l'acquis. Mais ne nous y trompons pas. Il y a là une vraie problématique : quand doit-on pencher vers le conservatisme et quand aller de l'avant ? Ce n'est pas par hasard qu'aujourd'hui les tenants les plus farouches du conservatisme religieux se nomment eux mêmes "haredim - effrayés". À ce moment-là de l'histoire des Hébreux comme aujourd'hui la question est posée : pourquoi rentrer dans un monde politique où les incertitudes sont celles partagées par tous les peuples au lieu de continuer à vivre à l'ombre du Har Sinaï, de recevoir chaque jour la manne nécessaire et suffisante ?

Pourquoi courir le danger de partir au combat contre des géants comme ceux rencontrés par les explorateurs ? Le Midrash dit qu'ils ont vu tellement d'enterrements pendant leur séjour qu'ils décrivent un pays "mangeant ses habitants". Pour chacun des problèmes rencontrés sur cette terre, les commentateurs donnent d'ailleurs une interprétation inverse : les enterrements, dit le Midrash, proviennent du fait que Dieu a suscité de nombreux décès pour que les explorateurs aient la voie libre et ne soient pas arrêtés par des habitants trop occupés à enterrer leurs morts. Ces villes fortifiées et leurs murs ne montrent que la faiblesse ressentie par ses habitants, dit Rashi. Lorsqu'on se sent fort comme dans le désert avec la Présence, qui a besoin de rempart ?

Les explorateurs posent de vraies questions : ce nouveau pays et les nécessités de travail physique pour y vivre ne dénatura-t-il pas cette vie portée par la Parole reçue pendant ce court périple qui les a conduits aux frontières de Canaan ? La Présence divine sera-t-elle, comme pendant ce périple, totalement présente ? Elle était absente d'Egypte jusqu'à la grande intervention divine. Peut-être est elle inhérente à ce désert et à cette forme de vie nomade. Elle était absente de ce pays maintenant

exploré et dont les villes avaient des remparts redoutables. Les générations se succèdent et diminuent de valeur, disent-ils, restons comme nos anciens.

Tout à coup, comme on le voit souvent, le passé se pare de couleurs pittoresques et aimables. L'Egypte de l'esclavage se transforme en plats de viandes pour la faim et en eau considérable pour la soif. On peut très bien imaginer ces vétérans de la sortie d'Egypte continuant à transhumer dans le désert et recevant la manne, évoquant avec nostalgie pour leurs cadets le goût de la première manne comme on évoquera plus tard les rivages et les sages de Babel, l'unanimité des traducteurs de la Bible, les Septante de Grèce,

L'âge d'or de l'Andalousie, la sagesse et la vivacité des sages de France et d'Allemagne, la vie de paix en terre musulmane, la beauté pittoresque du shtetl et la vivacité du mouvement hassidique, sa langue imagée, le Yiddish, et le style de vie mi-champêtre de ses villages d'Ukraine et de Pologne puis de nouveau l'Allemagne des grandes révolutions politiques et sociales : mirages tous aussi faux et dénaturant une vie de pauvreté physique et morale aujourd'hui oubliée pour en construire une image idyllique.

C'est donc là la faute redoutable à la fois des dix explorateurs et du peuple : le souvenir soudain ému de la vie connue en Egypte où tout était si bon, où les pauvres mets que la plupart mangeaient, lorsqu'ils mangeaient, se paraient de saveurs fantastiques et qui tout à coup, peut-être, redevaient de l'ordre du possible. En tout cas il fallait selon eux arrêter le mouvement pour ne pas mettre en danger ce dangereux équilibre précaire dont nous parlions tout à l'heure.

Difficile de lutter contre ces nostalgies imaginaires et surtout : que nous propose un avenir dont on ne connaît rien ? La vérité, disent-ils, réside avec ceux qui perpétuent la tradition des anciens.

Les nouveautés ne peuvent que tout gâcher. L'ordre est primordial comme nous le rappelle les commandements précis de l'ordre de marche des tribus qui se déplacent, chacune avec sa place déterminée dans le défilé. Chacun a une tâche claire. Les Leviim servent et n'ont rien d'autre à faire.

Moshé enseigne ses messages mais, se disent-ils, demain, si nous passons à l'acte et rejoignons ce pays peuplé de géants, il faudra tout faire, tout gérer et tout se brouillera. Ce changement d'état est véritablement terrifiant. Et puis, si La Présence est avec nous dans le désert, se disent-ils, c'est sans doute parce que c'est sous cette forme de société que nous méritons Sa Présence. C'est comme cela que nous sommes un peuple unique. Demain, là-bas, qui nous distinguera des autres ?

Pourtant, seuls les avènements inconnus sont générateurs d'idées. Le commandement fait à Abraham « lekh lekha » est le commandement essentiel du peuple Juif dans son but et sa finalité. Il faut se diriger vers un but dont le Talmud lui-même dit qu'aucun prophète ne l'a vu : "aucun œil ne l'a vu", est-il dit du futur absolu, du monde qui vient. À Israël et à l'homme en général de générer des

connaissances comme l'électron se dirige d'orbite en orbite vers le noyau en générant de la lumière. Les arrêts, les retours en arrière et les nostalgies sont stériles sauf si elles servent à accumuler plus d'énergie pour la rendre en lumière plus puissante comme le Laser qui envoyé un faisceau concentré de lumière cohérente. La mémoire, elle, est loin d'être stérile quand elle dirige la pensée en avant et vers le progrès. La stagnation demande des énergies considérables et un carcan de lois pour empêcher de succomber à la tentation de l'avenir mais celui-ci fait si peur qu'à chaque génération on préfère ce carcan à l'incertitude.

Aujourd'hui c'est le même processus qui illumine de couleurs fallacieuses l'une des périodes les plus difficiles pour le peuple juif, celle qui dans son désespoir donna naissance au Hassidisme, courant révolutionnaire qui, à son époque, allait délibérément de l'avant, mouvement existentialiste mystique joyeux là où Kierkegaard était si triste et qui réintroduisait l'émotion et le chant dans la stérilité des lois, l'Âme remplaçant l'Esprit et surtout la froide Loi. Un mouvement semblable à celui du peuple sortant d'Egypte. Un mouvement en réaction avec un contexte socio-économique désastreux et une pauvreté terrible. Mais ce fut aussi un mouvement qui irrita sa génération et les suivantes. Un mouvement éternel dans sa philosophie mais qui s'est trouvé limité à quelques générations pour devenir à son tour un conservatisme, une société avec ses habits inadaptés, écorces inutiles, et l'amour d'un lieu, celui du Rabbi, celui de l'esclavage, refusant la nouvelle sortie d'Egypte et décriant la terre d'Israël et la nouvelle mutation du peuple comme les explorateurs le faisaient en leur temps.

Cette tentation de l'arrêt sur place et de la nostalgie stérile n'est pas uniquement présente chez eux, et chez ceux des milieux, plus tristes encore, de la tradition lithuanienne qui essayent de retrouver la vie de Ghetto et ses institutions politiques, en faisant tout pour faire du peuple qui les environne, le peuple israélien, une copie des peuples oppresseurs, même si, comme dans ce cas précis, le peuple est frère de sang et d'histoire. Ce mouvement, sans âme et sans esprit, est tout entier Loi, stérile et froid, et ne se maintient que par cette froideur même, entraînant ses fidèles dans un pilpoul, une discussion sans fin, sur des détails insignifiants de tel ou tel rite pour éviter de penser au sens, au pourquoi des textes en s'attachant uniquement au comment de la pratique.

Cette peur du Futur en devenir est présente dans les essais de perpétuation "pour lui redonner sa gloire" du mouvement Shass, l'aile sépharade du Judaïsme. C'est néanmoins un conservatisme imitant le monde (et la mode vestimentaire) ashkénaze que ce mouvement promeut. Non seulement un retour en arrière par rapport à l'ouverture de ce Judaïsme "civil" tel qu'il était vécu dans les pays du Maghreb, en Irak et en Perse mais une déviation vers une imitation sottise des vêtements et du rigorisme de l'ombrageux mouvement ashkénaze.

Cette tendance à l'immobilisme et à la sclérose historique est aussi aujourd'hui le fait du mouvement qui a été jusqu'à il y a peu de temps le plus progressiste et le plus dynamique du Judaïsme traditionnel : le mouvement lancé par le Rav Kook et ses disciples juste avant et immédiatement après la création de l'État d'Israël. Plus connu par son mouvement de jeunesse Bné Akiba que par ses penseurs qui ont pourtant réactualisé la pensée kabbaliste dans le courant général juif, il refait aujourd'hui de manière compulsive des actes de colonisation dont l'Histoire ne veut plus. Reproduisant systématiquement ce qui était le fait des premiers sionistes, de l'époque pré-étatique de la colonisation d'Israël, en défiant toutes les lois et les progrès issus de la décolonisation générale qui a suivi la fin de la Seconde Guerre mondiale, il s'enferme dans un passé du type "Tour d'Ezra" d'Arthur Koestler et entraîne le pays dans une complexité sociologique de plus en plus difficile à endiguer. L'exemple le plus clair est celui qui différencie en Israël la colonisation du Golan et celle de la Judée-Samarie. Contemporaines, les deux colonisations - toutes deux pouvant être discutées sur le plan politique - se tournent l'une vers un avenir s'établissant strictement dans le contexte préétabli par l'Etat, alors que l'autre, chargée de l'Histoire des lieux de la Bible, continue les implantations sauvages qui ne sont en fait qu'un retour à une période pré-étatique présentées dans une perspective héroïque. Attitude d'autant plus absurde que cette période pré-étatique était très peu le fait du mouvement religieux qui, à cette époque, la condamnait.

Et le peuple de suivre... Le peuple du Sinai, le monde orthodoxe, se pose la question : pourquoi vraiment s'occuper du monde de tous les jours, de la vie politique au sens noble du mot, pourquoi travailler, ou cultiver cette terre d'Israël ? On voit la même démarche intellectuelle dans le mouvement de colonisation "messianique" qui voudrait reproduire les vieux schémas de colonisation et ne pas se plier au carcan des lois civiles alors qu'une théocratie est leur souhait. Faisons comme nos anciens, disent ils. Quand aux super orthodoxes, les "effrayés", ils préfèrent étudier les contes et légendes de nos Rabbis, et revenir à une croyance forte les ramenant aux schémas précédents.

Ignorants ! Ne savez-vous pas que ces pauvres gens travaillaient et élevaient leur maigre bétail pour le lait et le cuir et la viande et le grain et le feu et l'eau qu'il fallait aller chercher au puits ? Que pour un Rabbi enseignant, il y avait des milliers d'illettrés ou presque, sans feu ni pain et que ces mouvements étaient les seuls à leur donner un peu de raison de vivre dans les pogroms incessants ou dans le désespoir de la Shoah et de la période d'après guerre. Ces mouvements représentaient le même espoir soulevé par la création de l'État d'Israël, le seul endroit du monde où un Juif a le droit de se dire chez soi. Les retours à Uman, à Brooklyn, à Berditchev, à Salé et à Kerouan, au mur d'enceinte et à la Tour des premiers colons sont tous des fuites en arrière reproduisant le crime des dix explorateurs et du peuple.

Les retours en arrière de mouvements sous-tendus par une philosophie naïve sont les plus dangereux.

Sachons les voir à leur juste valeur car il ne s'agit pas de « teshouva » "retour aux réponses" mais seulement de "mauvaises réponses" à la seule réalité du "Je Suis Celui qui Sera" à laquelle on ne peut répondre que par le mouvement en avant.

C'est en effet dans la foi dans l'avenir que nous reconnaissons l'originalité de la pensée juive et son message : l'élan vers le futur symbolisé par le Nom que Dieu donna à Moshé lorsque celui-ci lui demanda quel est son nom. Le message essentiel du mouvement Braslav, sans doute à l'origine de son succès dans les couches exigeantes de la jeunesse perdue d'Israël est la confiance, la pensée positive que tout est pour le bien, la connaissance et la reconnaissance qu'une pensée positive est elle-même créatrice de bien et d'avenir positif. Parmi tous les mouvements hassidiques elle redonne confiance en l'avenir et joie de vivre à ses participants arrivant désespérés d'un monde matérialiste. Malheureusement ce mouvement qui aurait pu être le départ d'un renouveau de l'adéquation du peuple et de son héritage religieux ne parvient pas à se "civiliser" au sens d'une meilleure intégration à la vie du pays et se dirige lui-même vers des costumes et des coutumes sclérosantes qui le rendent imperméable et bloquent l'essor d'une pensée positive dans les couches plus adaptées à une vie active dans un Israël moderne.

C'est donc vers un tel mouvement "civil" promouvant la confiance dans l'avenir et acceptant que le futur est, par nature inconnu, qu'il faut tendre, en l'accueillant de manière positive, en y intégrant les nouvelles données de l'Histoire. Un mouvement pour qui l'ouverture sur le monde n'est pas et ne soit pas interprété comme une menace. Pour reprendre l'image de Rashi : c'est seulement lorsque l'on se sent faible qu'on bâtit des barrières et des enceintes. Les messages positifs de la philosophie du Rav Nachman de Braslav et des autres grands penseurs juifs ont été tordus et faussés par des disciples "effrayés", eux-mêmes souvent issus du courant le plus dur de leur temps afin de s'y intégrer et donner des gages à l'orthodoxie classique. Il faudrait les insérer dans le mouvement libérateur de l'individu et de la société moderne. Réinsérer aussi un mouvement national légitime dans la période historique que nous vivons et re-légitimer l'Etat qui s'est dissocié de la population par un jeu nauséabond de politique d'intérêts particuliers. C'est le travail que nous laissons à la génération qui nous suit.

Max Herzberg ancien élève puis sous Directeur de l'Ecole Gilbert Bloch (la fameuse école d'Orsay) vit en Israël depuis 1967 où il a été Prof de Biologie Moléculaire et Cellulaire à l'université de Bar Ilan puis à l'université de Tel Aviv. Il a fait partie de la première équipe de génie génétique à l'université de Stanford USA puis devenu Industriel il est l'un des fondateurs de la Biotech en Israël. Parallèlement à son activité technologique, Max Herzberg continue une réflexion sur la base des textes Juifs et de la tradition orale.